

**www.e-rara.ch**

**Voyage critique à l'Etna en 1819**

**Gourbillon, Joseph-Antoine de**

**Paris, 1820**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 2325

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15300>

Voyage de Naples a Palerme.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

## VOYAGE DE NAPLES

### A PALERME.

Nous nous embarquâmes donc à bord d'un bâtiment marchand : le paquebot royal était retenu, depuis assez long-temps, pour son S. A. R. le prince héréditaire, sur le point de passer lui-même à Palerme; non pas précisément pour y voir, comme nous, la fête de sainte Rosalie; mais, à ce qu'on disait, pour contenir par sa présence, et celles de quelques baïonnettes, envoyées avant lui, un certain esprit de mécontentement qu'aurait fait naître en Sicile, l'abolition prochaine des anciens privilèges nationaux, et la promulgation d'un nouveau mode de gouvernement.

Sur l'humble bâtiment qui nous portait vers l'ancienne patrie des Pindare et des Archimède, étaient aussi plusieurs autres passagers, dont les plus remarquables, sans doute, me parurent être un prince et une princesse de Palerme même; hauts et puissans seigneurs, qui, nonobstant la livrée superbe et les bas sales de leurs valets, auraient passés, partout ailleurs, pour de bons et honnêtes bourgeois. C'étaient, au reste, les meilleurs gens du monde : la princesse était rouge et replète : le prince était pâle et fluet; leur nom, qui, sans vouloir y comprendre ni le titre ni le

*don*, se composait de quelques douzaines de voyelles; leur nom, dis-je, est malheureusement sorti de ma mémoire; et ce n'est pas le moins mauvais tour qu'elle m'ait joué: autant qu'il m'en souvient, il commençait par *Cala*, et finissait bien certainement par *Malatalata*; inflexions siculo-gréco-sarrasins, comme le prince me le fit remarquer; mais, outre ce petit nombre de syllabes, il y en avait bien quelques autres. Pendant les soixante-douze à quatre-vingts heures que dura notre traversée (1), le prince et la princesse ne sortirent point de leur cabinet, ne quittèrent point leurs lits, ne changèrent point d'attitude; celle-ci, il est vrai, était aussi noble que remarquable: le lit de la princesse était au-dessus de celui du prince; la princesse avait les jambes en l'air; et le prince était raide et droit sur son lit. On m'assura que cette double attitude leur était commandée par leur rang, et je cessai de m'étonner de la raideur de l'un, et du laisser-aller de l'autre.

Trois valets composaient leur suite; plus une espèce de grosse dondon, qui me fut déclarée ensuite, pour femme de chambre de la prin-

---

(1) La traversée de Naples à Palerme est d'environ soixante-six lieues, ou deux cents milles. Je remarque ici, une fois pour toutes, que, dans le calcul des distances, j'ai constamment compté à raison de trois

cesse ; et que je fus assez malencontreux , pour prendre d'abord pour la princesse même ! Ces quatre personnages semblaient suffire à peine à remplir leur service. Ce service se bornait , toutefois , au transport presque continu de limonades et des verres d'eau , que le prince et la princesse avalaient à la hâte , et comme à l'envi l'un de l'autre. Cette particularité me surprit plus encore que leur attitude même ; et mon étonnement augmenta , lorsqu'ayant jeté un coup d'œil sur la cantine du prince et de la princesse , je reconnus que , soit pour leurs gens , soit pour eux , toutes leurs provisions se bornaient à quelques paniers de citrons , et à un gros baril de neige ! LL. AA. avaient force glace ; mais LL. AA. n'avaient point de pain.

## BAIE DE NAPLES.

A PEINE AVONS-NOUS mis à la voile , qu'une brise des plus favorables nous fait laisser , à notre droite , cette superbe côte que Cicéron surnomma le royaume de Pouzzole et des Cumes , par allusion à la fécondité du sol , à la richesse de ses habitans , et aux maisons de plaisance , dont elle était comme

---

milles siciliens par lieue. Je ne prétends point répondre de la justesse du calcul : il peut s'y trouver quelque légère différence , soit en plus , soit en moins ; mais le point important est de partir d'une base quelconque , et surtout de se faire entendre.

surchargée. Déjà nous perdons successivement de vue le fier et noble Pausilipe, et sa prétendue Tombe du prince des poètes latins; Angulanum, et son lac brûlant (1); le forum de Vulcain, et sa plaine sulfureuse (2); le Lucrin, l'Achéron, le Styx, et l'Averne; tous sites plus ou moins beaux, plus ou moins enchanteurs, plus ou moins entourés de souvenirs classiques. Nous n'apercevons plus que dans l'éloignement, et comme se perdant dans l'espace, Baïes et ses trois beaux temples; Baïli et ses champs élyséens; Linturnum et ses tristes restes; puis là-bas, bien plus loin encore, Misène, son théâtre, sa piscine plus admirable peut-être que celle de Baïli; ses ruines du palais de Lucullus; et, enfin, son cap sourcilleux et noirâtre, qui, battu par les flots de la mer Tyrrhène, les repousse avec bruit, vers l'île de Prócida. Nous tournâmes ici nos regards vers la côte orientale de la baie; côte que nous longions alors, et sur les bords de laquelle Rome venait jadis afficher ou cacher son luxe, sa mollesse, ses vertus ou ses vices.

PÔRTICI. RESÎNA. HERCULANUM.

DÉPLOYÉE sous mes yeux, comme un panorama superbe, cette carte animée et parlante nous présente d'abord ses deux nouvelles villes, s'élevant aujourd'hui sur le sol même qui recouvre la ville

---

(1) Le lac d'Agnâno.

(2) La Solfatâra.

antique , la célèbre Herculanium , dont la fondation précéda celle de Troie , qui n'a plus qu'un seul reste (1) de son ancienne magnificence , et qui , malgré ses dix-sept siècles de ruines , et les six couches de laves qui la couvrent , serait sortie pour nous de la tombe , s'il était vrai que , dans les calculs des princes , l'intérêt personnel ne l'emportât pas toujours. La vue de la petite ville de Résine , située au pied du Vésuve , et l'une des trois routes qui conduit au cratère du volcan ,

---

(1) Son théâtre , échappé , comme par miracle , au système destructeur qui , après avoir dépouillé la ville de ce qu'elle renfermait de plus précieux , crut devoir l'enfouir de nouveau sous ses propres décombres. L'histoire des peuples les plus reculés dans les arts et la civilisation , n'offre pas en effet de plan plus stupide et plus faux que celui qui fut adopté à l'égard d'Herculanium et de Stabia , dont il sera parlé plus loin. Il est de toute fausseté que le résultat des fouilles et la conservation de ces mêmes fouilles eût jamais pu devenir funeste aux deux insignifiantes villes de Résina et Pörtici. Cette ridicule assertion fut mise en avant par les fauteurs même du système qui a replongé dans l'oubli la ville qu'on eût pu exhumer toute entière. Une foule d'exemples le démontrent : plusieurs quartiers de Paris , la plus grande partie de Rome , tout Catane , tout Naples , toute l'ancienne Syracuse étaient ou sont encore construites sur des excavations plus profondes et plus vastes que celles qu'il

nous rappela le voyage que nous y avions fait nous-mêmes, la surveillance de notre départ.

VÉSUVE. FONTAINES VÉSUVIENNES.

Nous montâmes en effet au Vésuve dans la nuit du 5 au 6 juillet 1819. Cette époque était l'une des plus favorables pour voir, dans toute sa force, une des plus longues éruptions connues. La lave, qui, depuis le 23 octobre précédent, n'avait cessé de couler, venait précisément de s'ouvrir un nou-

---

eût fallu faire, ou pour conserver toute la ville en question. Cependant les laves qui couvrirent Herculanium sont bien autrement compactes et bien autrement dures que le tuf de ces mêmes carrières. Ce n'est donc point dans un calcul d'utilité publique, qu'il convient de chercher le véritable motif de la perte d'Herculanium : la vanité, plus encore que l'amour des arts, voulut former le musée de Pòrtici : l'épargne sordide et mesquine s'arrêta au milieu du chemin : pour excaver la ville entière, il eût fallu volontairement renoncer à mille autres dépenses superflues ; et c'est là justement ce qu'on ne voulut pas faire ; mais, d'un autre côté, comme la vue des travaux commencés, et surtout celle des trésors déjà ravis à cette mine, eussent parlé très-haut en faveur de la poursuite de son exploitation, on préféra de tout détruire, de tout replonger dans l'oubli. Quand le pays cessera d'être entre les mains des barbares, Herculanium pourra renaître une seconde fois de ses cendres.

veau passage au travers de la digue même du cratère. Un hasard, plus heureux encore, nous avait fait rencontrer à Résine le savant minéralogiste (1), auquel on doit la découverte très-curieuse des fontaines vésuviennes, produits de la condensation des vapeurs volcaniques généralement connues sous le nom de fumeroles. L'auteur de cette expérience ingénieuse, nous en avait souvent entretenu à Naples, et tandis que le souper s'apprêtait à l'auberge, située à mi-côte du Volcan, je m'amusaï à parcourir des yeux l'album que le prétendu ermite ne manque pas de présenter aux voyageurs; et là, parmi une foule de noms bien ignorés et bien faits pour l'être, immédiatement au-dessous d'une note bien insignifiante, signée *le physicien Garnerin!* j'en trouvai deux très-remarquables, écrites par le savant en question(2). Le désir de juger

---

(1) M. le chevalier Gimbernat, de Barcelone, en Espagne, conseiller intime du roi de Bavière.

(2) *Note première.* « J'ai établi sur le cratère un appareil au moyen duquel, en condensant les vapeurs du Vésuve, je suis parvenu à obtenir une quantité d'eau considérable. Cette eau est potable et claire, sans soufre, acide, ni alcali; elle ne contient aussi ni terre ni sels; mais, d'après un goût gras qu'on y remarque, il semble qu'elle contient quelque matière animale. »

*Note deuxième.* « Aujourd'hui, 8 janvier 1819, j'ai rétabli les fontaines vésuviennes au milieu de la région du feu; et avec des tuyaux de verre, au lieu des

par mes yeux, de cette intéressante expérience, me fit trouver le souper un peu long, dans l'impatience où j'étais de gravir le reste de la montagne. Mais à mon arrivée au cratère, je reconnus, non sans beaucoup de peine, que les scories, les laves et les pierres incessamment lancées hors de la bouche du volcan, venaient de briser récemment une grande partie de l'appareil, et la moitié des tubes qui servent de conduits à ces étranges sources. Échappés à la ruine commune, quelques-uns subsistaient encore; et, grâce à mon chapeau, je

---

tuyaux de roseau, dont je m'étais servi dans la première expérience. Ce changement a eu pour but de lever toute espèce d'incertitude sur la nature de l'eau obtenue par la condensation des vapeurs volcaniques. Je laisse mon appareil en place; afin que les physiciens qui visitent le Vésuve puissent facilement se procurer de cette eau, et l'examiner ensuite; sa connaissance peut conduire à l'éclaircissement de la théorie des volcans. Tandis que les vapeurs des fumeroles du cratère n'ont aucune espèce d'acidité, les vapeurs dégagés des laves incandescentes, sont si fort acides, au contraire, qu'en exposant à leur action des étoffes teintes en bleu de girasol, j'ai obtenu moi-même la plus belle couleur rouge; et c'est ainsi que, des cyclopes vésuviens, on peut parvenir à faire de bons et habiles teinturiers.

*Signé C. DE GIMBERNAT, de Barcelone,  
en Espagne. »*

parvins à en recueillir une quantité suffisante, pour satisfaire pleinement ma curiosité, plus active encore que la soif, produite par la fatigue d'une nuit employée à gravir le volcan. Par malheur je n'avais aucun vase pour en rapporter avec moi; mais M. le chevalier Gimbernat nous en fit présent d'une fiole, qui fut partagée entre nous. Au reste, rien de plus simple que l'appareil en question: un vase de terre cuite, coupé par le milieu, est plongé, du côté concave, dans la cendre volcanique; à cette espèce de récipient est affixé un tube de verre, hermétiquement scellé. Les vapeurs volcaniques condensées sur la superficie intérieure du vase, retombent goutte à goutte dans le tube, qui les verse lui-même dans un second vase placé au-dessous. Cette eau, comme le dit fort bien l'auteur de cette expérience, est d'une limpidité remarquable; le léger goût de gras qu'on y remarque ne la rend pas moins agréable à boire; tant qu'elle est condensée dans le récipient en question, elle conserve toute la chaleur du sol brûlant d'où elle sort, et le récipient est lui-même d'une chaleur que la main ne saurait supporter; chaleur, qui se communique naturellement au tube qui lui sert de conduit; mais à peine l'eau vésuvienne a-t-elle reçu l'action de l'air extérieur, à peine est-elle sortie du tube, que déjà elle coule aussi fraîche que l'eau de roche. Au moment où j'écris, c'est-à-dire, neuf à dix mois après l'époque en question, et plus de onze cents lieues de courses,

tant par terre que par mer, cette eau extraordinaire est encore aussi pure, qu'au moment où elle passa de sa source brûlante en mes mains; et la fiole qui la renferme n'offre aucune espèce de dépôt, si ce n'est, toutefois, quelques corpuscules blanchâtres, qui surnagent quand on l'agite, et sont, pour ainsi dire, imperceptibles à l'œil. Quant à l'existence de la matière animale, elle se fait encore reconnaître par certains globules oléagineux attachés dans l'intérieur de la fiole. Cette digression semblera peut-être trop longue: l'intérêt du sujet lui servira d'excuse; mais n'en ayant point à donner à l'égard de mes propres remarques, je reviens sur-le-champ, au point où j'en étais resté.

#### TOUR DU GREC. TOUR DE L'ANNONCIADE.

Nous avons à peine dépassé le village de la Tour du Grec, village deux fois détruit par le volcan (1), et deux fois reconstruit des laves du volcan même; que nous en remarquons un autre, non

---

(1) En 1631 et 1794. Des torrens d'eaux bouillantes vomies hors du volcan, pendant la première de ces deux éruptions, submergèrent et détruisirent ce village; cinq cents personnes furent noyées: trois mille, à Naples, partagèrent le même sort. Quant à la seconde éruption, elle ne fut pas moins terrible: un fleuve de laves détruisit de fond en comble ce malheureux village, aujourd'hui entièrement reconstruit.

moins fameux par ses désastres : la vue de la Tour de l'Annonciade nous retraça le souvenir d'un des objets les plus remarquables, qui aient jamais été offert à la curiosité de l'homme. C'est là qu'en suivant cette même route pour la première fois, le voyageur surpris, s'arrête devant un poteau indicateur qui sépare ici la grande route d'un sentier qui s'ouvre à la gauche : il s'arrête, il regarde, il croit être le jouet d'un rêve : il croit lire, et lit en effet : *Chemin de Pompeïa.*

## POMPEÏA.

ICI, commence à se glisser en vous, je ne sais quel mélange de plaisir et de peine, d'ivresse et de froideur, d'illusion et de vérité, de contentement et de regret : impressions toujours promptes, toujours vives, toujours involontaires ; qu'on éprouve ordinairement, ou du moins que j'éprouvai toujours moi-même, à l'aspect imprévu de ces vieux monumens, de ces masses parlantes, de ces grands fragmens de l'histoire qui, confondant pour vous les temps et les distances, vous arrachent, pour ainsi dire, au siècle et au lieu où vous êtes, pour vous jeter sur un site et parmi des êtres, qui étaient il y a trois mille ans.

Ce poteau, comme je viens de le dire, s'élève sur la gauche du chemin qui va de Naples à Salerne, à quelques toises du village en question ; l'impression qu'il produit sur tous ceux qui le voient, est du petit nombre des effets plus faciles à sentir qu'à

peindre. Là, commence la voie ancienne; à peine l'a-t-on suivie pendant quelques momens, que déjà on est à l'entrée du faubourg (1) de la Cité même. Ici on a devant soi une ville dont l'origine se perd dans la nuit des fictions poétiques; et que les supputations les moins exagérées rattachent en effet à Hercule.

Quant à la rue qui vous fait face, elle vous conduira jusqu'aux portes de la ville; suivez-la donc en sûreté: c'est la rue du Faubourg; la grande voie sépulcrale; aussi est-elle bordée de chaque côté par une multitude de tombeaux qui rasant le double trottoir. Depuis long-temps sans doute cette rue n'a pas été pavée; on y voit partout des ornières qui indiquent la trace des chars. Voyez-vous cette maison à droite? là, précisément en entrant, et qui non-seulement se fait remarquer par sa magnificence, mais encore par le contraste singulier du style de son architecture, avec celle des autres monumens de la rue: c'est celle de l'affranchi Marcus-Arrius Diomède, homme puissamment riche, et qui vient cacher ici le fruit honteux de ses rapines. Tout le faubourg lui appartient: c'est un véritable Crésus. N'approfondissons pas la source de sa fortune; ce que nous lui devons, vaut ce qu'il nous a pris: la découverte de sa maison donna lieu à la découverte des autres, qui, comme elle, sortirent

---

(1) L'ancien *Pagus Augustus Felix*.

sans doute hier, d'entre les mains de l'architecte : le toit seul (1) n'aura pas été mis.

C'est ici qu'on se croit au pays des fables, et qu'on croit être dupe de ses propres regards : la vérité est sous vos yeux : vous la touchez au doigt , et vous la récusez encore. Cette maison , où vous êtes , fut celle d'un ancien Romain : les lieux que vous parcourez , Cicéron , Virgile et Mécène les ont parcourus comme vous ! Tandis que le vaisseau s'éloigne de ce pays d'enchantemens , au défaut des lieux mêmes , je m'y transporte en souvenir : oui , voilà bien l'entrée : à droite, deux jolies petites colonnes s'élèvent de chaque côté de la porte ; quatre à cinq marches conduisent à l'*atrium* ou cour découverte ; personne ne nous voit : cette maison paraît déserte : entrons-y : parcourons-la un peu. La cour est entourée d'un portique carré-long , formé par quatorze colonnes en briques, et revêtues d'un très-beau stuc. Eh quoi ! toutes les portes, toutes les fenêtres même semblent ouvrir sur ce portique ? Voilà donc le plan généralement suivi par les anciens , quant aux issues et quant aux jours ? Tout ici est dans l'intérieur ; et , jusqu'au plan de nos maisons religieuses , nous avons tout pris des

---

(1) Cette partie manque en effet à toutes les maisons de Pompéïa qui , exposées ainsi à toutes les intempéries de l'air , ne tarderont pas sans doute à être , cette fois , entièrement détruites.

païens. Un beau pavé de mosaïque s'étend autour du péristyle. Cette cour et ce joli portique se retrouvent dans toutes les maisons : les anciens les nommaient l'*impluvium*, ou *cavum ædium* ; le premier de ces noms, fort difficiles à rendre dans notre langue, faisait allusion à l'abri qu'offrait le portique contre les eaux pluviales ; le second, à la cour même, ou peut-être bien aussi à deux petites citernes que j'aperçois dans celle-ci, et dans lesquelles l'eau des toits était conduite par des canaux qui existent encore. Le pourtour même de ces citernes est orné d'une mosaïque remarquable par sa beauté ; et la margelle de cette espèce de puits offre encore la marque de la corde. En face de la porte de la rue, un escalier commode conduit à l'appartement principal. Voici d'abord l'essèdre ou salon ; vient ensuite la basilique ou galerie intérieure ; puis enfin la basilique ipètre ou galerie découverte, donnant sur les jardins. En rentrant ici dans la cour, je remarque à ma gauche, le nymphée ou salle de bain, composée d'un assez grand nombre de pièces, dans lesquelles jeme hâte d'entrer. La première est la plus jolie de toutes : c'est là qu'est le lavacre ou baignoire, entouré de colonnes de stuc ; dans la seconde est l'hypocauste ou fournaise propre à chauffer l'eau, qui de là, par un conduit en bronze, est conduite jusque dans la baignoire, au-dessus de laquelle je vois le robinet. Un peu plus loin sont les trois salles du *sudatorium* ou étuve ; ces trois salles sont l'apoditère, l'unc-

uaire et le laconique : la première est le cabinet de toilette ; la seconde , celle où après s'être frotté , avec des espèces de grattoirs de métal connus sous le nom de strigiles , on se couvre de certaines huiles parfumées ; enfin la troisième est consacrée au bain fumigatoire. Cette dernière pièce est charmante : placée immédiatement au-dessus de l'ipocauste ou fournaise , qui lui communique sa chaleur ; elle est couronnée par une voûte conique et légère , et entièrement revêtue de stuc d'une blancheur éclatante. Le cubicule ou chambre à coucher , consiste dans un appartement de trois pièces : la première est l'antichambre , la seconde le salon ; et dans la dernière , est le lit , qui , en forme de semi-cercle , s'élève sur un ou deux gradins , dans une espèce de niche , également revêtue de beaux stucs. Les autres appartemens sont ceux des femmes : le tricline ou salle à manger à trois lits , le cénacle ou cuisine , et enfin la *cella penaria* ou l'office. Quant aux jardins , ils sont également entourés d'un portique , avec un bassin dans le centre ; mais , à dire le vrai , ils me semblent assez mal entretenus : depuis long-temps , sans doute , Marcus-Arrius Diomède n'a mis le pied dans cette maison , et tout ici se ressent de son absence. Les caves seules sont bien entretenues , à en juger par le nombre et la grosseur des amphores , symétriquement enfoncées dans le sol , des deux côtés du chemin : il paraît que le maître aimait

mieux le bon vin que les fleurs et les fruits (1).

Passant de surprise en surprise , de la porte de cette maison au faubourg , le voyageur parvient à la porte de la ville même. Cette ville est ouverte devant lui : qui l'empêche de la parcourir ? Rues, places , théâtres , temples , jardins , boutiques , maisons particulières , il peut tout voir , tout observer. La simple curiosité ne vous amène-t-elle pas dans cette ville ? Y venez-vous pour acquérir , pour louer ou pour vendre une maison , une boutique , un jardin , des marchandises , des denrées ou des terres ? tout étranger que vous paraissiez être au lieu , aux usages , à la langue , vous serez bientôt au courant ! Remarquez un peu ces affiches peintes en caractères rouges sur les murs : vous en trouverez de semblables au coin de chaque place , de chaque carrefour et même de chaque rue : il vous suffit de les lire , pour trouver ce que vous cherchez. Le rétablissement de votre santé serait-il l'unique objet du voyage ? Vous ne pouviez trouver de secours plus certains et plus prompts : là , à deux

---

(1) Plusieurs squelettes ont été trouvés à l'une des deux entrées de ces caves. D'après le collier et les bracelets d'or que portait l'un des cadavres , il paraîtrait probable que c'était celui de la femme de Marcus Arrius Diomède , qui , lors du fatal événement qui engloutit toute cette malheureuse ville , se serait réfugiée ici , avec toute sa famille , comme dans un lieu plus sûr , contre la pluie des cendres brûlantes.

pas de nous , à droite , est l'école de médecine ; et plus loin , au bout de cette rue , qui , s'il faut vous le dire , se nomme la Voie-Consulaire , cette grande maison qui vous fait face , est celle du meilleur apothicaire de la ville : ne voyez-vous pas d'ici son enseigne : un énorme serpent qui se mord la queue ? Mais peut-être cherchez-vous quelqu'un dans la ville ? Rien de plus facile encore : le nom de chaque propriétaire est à la porte de chaque maison. Enfin ne voulez-vous que traverser la ville même , ou vous y reposer un moment ? Entrons dans la première boutique , ou plutôt au café , du coin : c'est le plus fameux thermopole. La maison , ainsi que l'enseigne vous l'indique , est tenue par un certain Perenninus Nimpheroïdès , célèbre pour ses boissons chaudes ; au reste , c'est un fort honnête homme , et qui est là depuis long-temps. Cependant , malgré tous ses soins , Dieu sait depuis combien de jours on n'a nettoyé cette table ! la propreté n'est nulle part , et la trace des tasses est partout : les garçons de Pompéïa sont presque aussi sales que les nôtres ! Tout en causant ainsi , l'heure du spectacle approche ; l'affiche est sur le mur en face : voulez-vous la lire pour moi : j'ai la vue courte ; et elle est haute : bon , c'est celle du théâtre tragique : on donne l'Oreste de Sophocle : le fameux Pylade y jouera.

Qu'ajouterai-je à cette faible esquisse d'un lieu qu'on irait volontiers chercher au bout de la terre , et qui n'est qu'à deux pas de nous ? C'est ici , et seu-

lement ici, qu'on se trouve transporté en effet au milieu d'une ville de quatre mille ans d'existence ; que l'on parcourt des rues , que l'on visite des maisons parcourues et habitées jadis par les plus célèbres citoyens de Rome ; les rues et les maisons existent : les habitans seuls n'y sont plus !

Tout en m'éloignant de cette scène d'illusions , j'éprouvais malgré moi ce serrement de cœur, qu'on éprouve en quittant la maîtresse ou l'ami qu'on s'attend à ne plus revoir : l'aspect de l'ancienne Stabia , ou plutôt la vue du sol qui , pour la seconde fois , la recouvre , vint augmenter encore ces pénibles impressions.

STABIA.

VAINEMENT chercherait-on dans l'histoire, une ville plus constamment malheureuse que la malheureuse Stabia ! Fondée par les Étrusques et les Osques ; tombée ensuite aux pouvoirs des Pelages , des Samnites et des Romains ; aux trois quarts renversée par Sylla ; enfin, deux fois engloutie toute entière sous les torrens de cendres qui couvrirent Pompéïa , il ne lui restait plus d'autre misère à craindre que le malheur qui l'accable aujourd'hui : dans la seule intention de s'enrichir de ses dépouilles , quelques spéculateurs avides donnent l'éveil au gouvernement , qui , plus avide et plus barbare encore , ne la tire un instant de dessous ses ruines, que pour l'y remettre aussitôt !

Le musée de Pörtici , à demi transporté aujourd'hui dans celui de Naples même (1) , atteste seul le luxe , la richesse et le goût des anciens habitans de Stabia et d'Herculanum , villes entièrement perdues pour nous. Mais ici, il n'est pas inutile de remarquer que la barbarie a tout fait , et qu'aucune considération de la nature de celle dont on veut colorer le crime d'Herculanum , ne motive les mesures du gouvernement napolitain , quant à ce qui regarde la perte de la ville en question. En effet , il ne s'agissait point ici de la conservation d'une maison royale ; il ne s'agissait pas non plus de dépenses inouïes pour excaver une carrière de laves compactes et solides : le sol , gratuitement accumulé sur Stabia , est une plaine aride et nue , et la ville elle-même , ainsi que celle de Pompéïa , ne fut jamais couverte que de cendres volcaniques. On a donc volontairement , et sans aucune espèce de motif , replongé dans l'oubli une ville non moins curieuse que l'autre ; on a volontairement mis la lumière sous le boisseau ; on a fait encore ici le mal , pour le seul plaisir de le faire !

## SORRENTE.

DES souvenirs non moins pénibles m'attendaient à la vue de la petite ville de Sorrente , pittoresquement située sur les bords de la mer Tyrrhène. C'est là que naquit , en effet , l'illustre et malheu-

---

(1) Le Stúdio.

reux Torquàto ; là que , fuyant devant la vengeance d'un ancien protecteur , naguère changé en ennemi , le Tasse vint chercher un asile , contre les projets d'un maître irrité , et des consolations qui devaient être insuffisantes ! Toutefois , même au milieu des murs qui l'ont vu naître , il craint encore , et le pouvoir d'Alphonse , et les projets de ses ennemis : sous un nom emprunté , sous un déguisement qui le cache à tous les yeux , il se montre à ceux de sa sœur ; et lui remet en secret une lettre , dont il est à la fois le porteur et l'auteur. Cornélie ouvre la missive de son frère : elle y voit que le plus grand péril menace les jours de ce dernier , si , contre ce péril , elle ne peut lui trouver un asile assuré , et une protection puissante. Effrayée du danger d'un frère qu'elle chérit , Cornélie engage le prétendu messenger , à lui donner quelques détails sur ce funeste événement. Torquàto n'obéit que trop bien à la prière de Cornélie : passant légèrement sur les honneurs payés d'abord à son mérite , à la cour du duc d'Este , il arrive bientôt au moment , où la sœur même d'Alphonse lui inspire une passion funeste ; il révèle l'indiscrete confiance qu'il en fait à son meilleur ami ; l'indigne usage que ce dernier en fait lui-même , pour le perdre dans l'esprit du prince de Ferrare ; il passe , ensuite , à la vengeance de celui - ci , qui , feignant de le protéger , contre le ressentiment des parens du perfide , naguère tombé sous ses coups , le retient à sa cour ,

dans une longue et dure captivité. Le Tasse aborde enfin le moment où il parvient à rompre ses chaînes : il se peint fugitif et errant , sans amis , sans asile , sans ressources ; et ce cruel tableau , échappé à une âme brûlante , est tracé avec tant d'éloquence et de force , que , comme frappée d'un coup de foudre , sa malheureuse sœur tombe , sans vie , à ses pieds. On sait , comment poussé de nouveau , vers des murs qui lui avaient été si funestes , il sollicita son rappel , en écrivant au duc , à la duchesse d'Urbino , à Léonore même ? On sait aussi le résultat de toutes ces démarches : le duc , la duchesse et Léonore ne daignent pas répondre aux lettres de Torquato Tasso ! on fait plus : et quand , en dépit des larmes de sa sœur , des instances de quelques amis fidèles , le Tasse quitte Sorrente , et revient à Ferrare ; lorsque , rentré , en apparence , dans les bonnes grâces d'Alphonse , l'auteur de la Jérusalem réclame son manuscrit saisi , le duc Alphonse le lui refuse , en donnant pour raison , qu'affaibli par le chagrin et le malheur , sa plume gêterait son ouvrage ! Il devait le gêter en effet : mais à l'époque , très-postérieure sans doute , où ce génie sublime , égaré par tant de persécutions , eut la faiblesse de se soumettre aux critiques monstrueuses de l'académie de Florence !

## SALERNE.

UNE cathédrale gothique du style le plus barbare ; masse informe et sans goût , enrichie des

dépouilles de Pestum , par le Normand Robert Guiscard , fils aîné du célèbre Tancrede ; un beau bas-relief antique ; peut-être aussi le nom de son ancienne école ; et , enfin , un crucifix à grands miracles ; voilà quels sont les tristes restes de la ville des Piscentins !

#### LE SILARUS.

NEUF à dix lieues plus loin , nous nous trouvâmes à l'embouchure du Silarus ; fleuve souvent cité par les naturalistes et les poètes , pour la nature pétrifiante de ses eaux.

#### PESTUM.

Nous côtoyons ici un sol jadis célèbre par sa fraîcheur et sa fertilité : une plaine marécageuse et brûlante , un désert sauvage et aride le remplace aujourd'hui. Des troncs d'arbres pétrifiés , des débris de colonnes et de frises , à demi usées par le temps ; des eaux croupissantes et infectes ; pas un arbre , pas une plante , pas une fleur , pas un brin d'herbe ; partout la ronce et l'épine , remplaçant les bosquets de roses ; et l'eau marécageuse , coulant sur le lit du ruisseau : tel est le site où s'élevaient de nos jours les murs abandonnés de la ville de Neptune , l'antique et superbe Pestum ; où les vainqueurs du monde , oubliant leur ambition et leurs soins , venaient parfois suspendre aux branches du rosier et du myrte , un glaive si fatal aux vaincus !

Qui pourrait s'empêcher de tourner encore ses regards vers le site où s'élèvent les temples de Pestum ! Ces temples , qui , intacts et solides , semblent avoir traversé les siècles avec tant de rapidité , et dire à celui qui les voit : Je suis l'œuvre d'un des plus anciens peuples de la terre ; j'ai vu s'écouler trois mille ans : trois mille ans n'ont pu altérer ma noblesse , ma solidité , ni mes formes. Les Osques , les Étrusques , les Sybarites , les peuples du Samnium , tous , jusqu'à l'orgueilleux Romain , n'ont approché de moi , n'ont foulé mon portique , qu'avec crainte et respect : tous se sont inclinés devant moi ; et tous m'ont admiré , comme tu m'admires toi-même.

On assure que l'Etna et Ségiste l'emportent de beaucoup sur le Vésuve et sur Pestum ? Je me méfie des éloges payés aux lieux et aux monumens lointains , aux dépens de ceux qui sont proches : au surplus , nous verrons.

#### CAP ATHÉNÉE. ILE DE CAPRÉE.

Nous voici enfin à la hauteur du Cap Athénée , qui , s'élançant dans la mer Tyrrhène , termine cette superbe baie ; mais , ni son rocher pittoresque , ni la vue de Caprée , qui semble sortir ici des flots , ni les grands souvenirs que les pas d'Auguste et de Tibère ont gravés sur le roc antique , ne peuvent détourner mes regards , attachés sur le site , où j'admirai naguère ces trois temples , échappés à la main de l'homme.

## ARRIVÉE A PALERME.

Le lendemain de notre départ, nous passâmes à la vue des îles Éoliennes; le soir, nous crûmes apercevoir la sommité du blanc Etna; et, dès la nuit suivante, nous mouillâmes dans le port de Palerme.